

Une expérience de pilote de brousse vécue par un ancien du COTAM

2005 Retraité de l'aviation marchande depuis cinq ans, il temps que je me remue un peu. Je me sens en pleine forme et comme il ne m'est encore rien arrivé dans ma vie, je suis prêt pour toutes les aventures.

C'est alors que j'ai l'opportunité d'intégrer une ONG qui, entre autres activités très utiles et très appréciées, met en oeuvre des avions légers en Afrique.

Je suis à peine dans la maison, que nous prenons connaissance d'un problème qui survient à Bangui. Un conflit est né et s'envenime entre le pilote en place et un passager qui voit de jour en jour son vol annulé pour cause météo.

Nous sommes en juillet, en pleine saison des pluies. Le passager et le pilote se retrouvent chaque matin avant l'aube à l'aéroport. Après étude des conditions météorologiques présentes et à venir, après s'être trempé à observer le plafond, le pilote décide qu'il est impossible de partir maintenant et partir trop tard signifie qu'il sera impossible de revenir avant la nuit et qu'il faudra passer celle-ci en brousse- hypothèse irréalisable pour certaines destinations-

La mayonnaise monte, le fameux passager veut partir à tout prix, traite le pilote de dégonflé, que nous sommes des bons à rien et déblatère d'autres amabilités. Le pilote de son coté, bien qu' il fasse le maximum, commence à douter de lui , avec le stress, la fatigue ,et l' impossibilité de parler et de communiquer avec quiconque, il finit par tout envoyer promener , le pax impossible, l' avion , la mission et tout le reste.

Il faut vite envoyer quelqu' un pour sauver les meubles.

C' est alors que j' interviens, gonflé à bloc, m' étant convenablement entraîné sur le même type d'avion- Cessna 182- vacciné, ma valise fermée sur tout ce qui se fait de mieux en médicaments anti-toutes sortes de désagréments et sur mon bouquin de Jules Verne- *Cinq semaines en ballon*. Il faut dire que je vais voler vers *les monts aurifères*. Là où les explorateurs sauvent un pauvre missionnaire .C' est dire dans quel état d'esprit je pars, je ne serai pas déçu !





La mission où nous sommes logés, près de la cathédrale.

Je prends le vol Air France hebdomadaire et fais l'arrivée en poste au petit matin sur Bangui. Ca n'a rien d'encourageant. Le sol apparaît très tard, avec de vilaines écharpes de stratus qui semblent monter des arbres. Premier nœud à l'estomac, j'en aurai d'autres.

Mon pilote m'attends à l'aéroport et me reçoit comme le Sauveur. Il ne repartira que dans une semaine sur le même avion. Entre temps il m'aura passé les consignes, montré notre avion, le gardien de celui-ci – un affreux jojo- nos interlocuteurs en ville et les bons coins ou dîner ou boire un verre.

Le passager grognon a laissé tomber mais un autre a déjà retenu notre avion demain matin de bonne heure. Mon pilote m'accompagnera au terrain et m'aidera pour les formalités, mais pas plus, il ne veut plus remettre les pieds dans le taxi.

Découverte de la mission où nous sommes logés -extra. Les odeurs d'encens et des chants magnifiques parviennent de la cathédrale toute proche jusqu'à nos chambres.

Pates bolognaises dans un petit restaurant et au lit.

Les soucis commencent à me tarauder l'esprit. Il pleut à n'en plus finir. Pourvu que ça s'arrête et que ça se dégage, parce que si c'est comme ce matin quand on s'est posé, nous serons encore obligés d'annuler.

4h 30 réveil Il pleut toujours autant. Pas de petit-déjeuner prévu. Un taxi nous attend, direction l'aéroport. Passage à la météo, une image synthétique sur un écran nous montre la Centrafrique et le Soudan avec un point rouge pour chaque cunimb. Impossible de décoller avant l'heure fatidique où il ne sera plus possible de revenir.

Et encore une fois, on annule. Le passager tout neuf, et peut-être plus raisonnable que son prédecesseur nous donne rendez vous pour le lendemain.

Retour à la case départ. Repos et on se retrouve pour diner.

Mon collègue fait plaisir à voir. Il revit et retrouve la parole. Autant son moral remonte, autant par le principe des vases communicants le mien descend. Demain, bien sur, il ne m'accompagnera pas puisqu' il m'a tout montré ce matin Et blabla et blabla, plus moyen de l'arrêter. Je lui dis quels sont mes sentiments, puis qu'il commence à me gonfler. Commence alors une engu....discussion extraordinaire, ou nous nous disons les pires choses, sans éléver la voix, en remplissant mutuellement nos verres et en nous empiffrant de pates bolognaises – c'est la spécialité de Bangui-

Quelle nuit j'ai passée ! La pluie tambourine sur les tôles. Demain quelque soit le temps il va falloir y aller. La crédibilité de notre action est en jeu, moi-même si je refuse l'obstacle, je ne pourrai plus jamais décoller. J'en arrive à me dire que c'est demain que je meure. Difficile de m'endormir là-dessus. Surtout que chaque fois que je vais aux toilettes à l'autre bout de la mission j'ai le loisir d'apprécier le plafond et la visibilité.

4h30 réveil pas de petit-déj. Me voilà sur le trottoir, mais pas de taxi, personne ne l'a demandé. Il ne pleut plus.

J'attends un bon quart d'heure, en voilà un qui passe.

Je m'assois dans du mouillé. J' espére que c'est de l'eau.

Le phare qui fonctionne éclaire le garage intitulé *centre de réanimation automobile*, donc nous ne sommes plus loin du terrain. Le chauffeur me dépose devant l'entrée de l' aéroclub, là où est notre avion. Il n'a pas de monnaie et moi non plus, palabre, enfin il trouve un petit billet, ça ira. Là, un militaire en chaussures de tennis, ou un tennisman en tenue camouflée –il a une mitraillette- me dit qu'il faut passer par l'entrée principale, à un bon kilomètre de là.

Il y a paraît-il des voleurs sur le chemin, mais ils sont encore au lit.

Entrée principale, personne, je tambourine et un gros type qui dort debout m'ouvre comme un somnambule.

Bâtimen technique de l'aérogare : la météo est dans la troisième salle, les portes étant en enfilade d'où je suis, à vingt mètres de distance, je vois le fameux écran qui va jusqu' au Soudan...il est rouge ! Nœud à l'estomac ... encore. Vite des toilettes.

Le jour commence à se lever. Des stratus très bas envahissent le terrain. La météo prévoit une amélioration en fin de matinée .Après l'heure fatidique de non-retour.

Je monte à la tour, la contrôleuse, pas trop occupée, travaille son anglais. C'est le moment de lui proposer un *gentleman-agreement* Après palabre où nous marchandons la visibilité mini pour partir, nous nous mettons d' accord sur la distance du versant du plateau à l'est. Quand on le verra, elle me laissera partir.

9h10 c'est bon.

Mise en route, demande de roulage.

La fille de la tour avec laquelle j'ai discuté une heure et demie en centrafricain – c'est comme le français- m'entreprend en anglais *of course* On aura tout vu, ou plutôt tout entendu.

Décollage, le boitier de commande de la HF tombe par terre, bah. Il n'ira pas plus bas.

Volets rentrés, et hop manche en avant pour ne pas rentrer dedans. Le plafond est à un nombre de centaines de pieds qui se compte sur les doigts d'une main, si je puis dire.

Le passager me dit qu'il est très content, il n'a jamais vu Bangui d'aussi près, photo.

Ce n'est pas trop mal vers l'est, nous allons à Bengassou, deux heures de vol.

Au bout d'une petite heure, l'horizon se ferme devant. Les écharpes de brumes s'élèvent des arbres. J'insiste et très rapidement, le plafond dégringole, jusqu' à ce que ça ne passe plus.

J'entame un demi-tour mais c' est partout pareil. Pas question de grimper là-dedans, il faudrait trouver un trou hypothétique pour redescendre.

Il est temps de reprendre la prière du chevalier La Hire : « Seigneur, accorde moi ce que Tu m'aurais demandé que je fissois pour Toi, si j'eusse été Dieu et que Tu te fusses appelé Guy Joigne »

Le temps de la transmission aller et retour et la réponse arrive sous forme d' une ombre noire entre ces vapeurs blanchâtres, c' est le passage, une sorte de tunnel ou le plafond s' élève un peu .Par contre il se remet à tomber des cordes.

Délicate attention, c'est dans la direction que me donne mon petit GPS de randonneur pour rejoindre le terrain le plus proche. Kouango.

J'ai entré tous les terrains de déroutement et je passe de l'un à l'autre au fur et à mesure que j'avance, j'ai toujours ainsi la direction du terrain le plus proche.

A la verticale je vois le fleuve, quelques cases et dans un coin du pare-brise noyé d'eau, une trace rectiligne rougeâtre, c'est la piste. Je ne me sens pas le talent de faire une intégration réglementaire. J'aviserai en finale, personne, vite par terre.

Un pick-up vient vers nous avec deux religieuses à bord.

Bienvenue Messieurs. Vous avez de la chance c'est aujourd'hui dimanche et ce midi, c'est repas amélioré.



Posé à Kouango



Deux vues de la mission

Ces braves sœurs nous installent dans leur salon avec café au lait et grosses tartines. Un petit somme dans des fauteuils profonds et c'est l'heure du déjeuner. Un moment bien agréable avec ces sœurs qui sont de Vesoul. Au menu -Poissons du fleuve, pigeons verts.

Pendant ce temps la météo s'est améliorée, contact avec Bangui où c'est également correct. Pas d'infos vers l'est. C'est alors que mon passager intervient- il devait se faire une autre idée des voyages aériens, - et me dit que si ça ne m'ennuie pas, il aimerait bien rentrer à Bangui. J'insiste un peu hypocritement pour continuer la mission afin de bien montrer que la maison ne recule devant aucun sacrifice. Ceci en priant le Ciel qu'il ne change pas d'avis.

Et nous rentrons sans problèmes.

Je retrouve mon pilote, il aura un mot qui me va droit au cœur :

Ce matin j'ai vu le temps et je t'ai entendu partir.. Respect !

Guy Joigne
22° EH 1961/1965 - GAEL 1967/1976
RK - IT - AF 1976/1999



Une fois passées les premières missions, le sourire est revenu.